

temps ses soldats , afin de faire changer d'opinion ceux d'entre eux qui s'étaient montrés amis de la liberté. C'est dans l'espoir de parvenir au même but , qu'on différa d'un jour la promulgation de la Constitution. Sur ces entrefaites les membres du conseil de ville , les officiers de Burgos , ceux qui avaient été impliqués dans l'affaire de Porlier , les citoyens Monge , Moscoso , Rioboo , le marquis de San-Saturnino , don Juan-Yglesias , et un grand nombre d'artisans et d'ouvriers de toutes classes , préparaient , pour le lendemain , le soulèvement général du Ferrol.

En effet , le 25 février , à midi , une grande partie du peuple , les officiers de toutes armes , sergens , caporaux , soldats , se réunirent en foule vis-à-vis de l'hôtel de ville ; là , le citoyen Monge donna lecture de plusieurs déclarations et du premier manifeste de la Junte de la Corogne. On proclama la Constitution avec le plus grand enthousiasme ; et , dans cette même séance , le peuple demanda qu'il fût immédiatement formé une Junte qui correspondrait avec la Junte suprême de la Corogue , et obéirait à ses ordres. Le conseil de ville , animé d'un très-bon esprit , et qui n'avait besoin que d'une légère impulsion , se décida à l'instant

même ; et , à peu d'instans de là , on vit flotter le drapeau national à l'une des fenêtres de l'hôtel de ville. Pendant que le peuple se livrait ainsi aux transports de la joie la plus franche , les officiers de Burgos se rendirent à leurs casernes pour instruire leur colonel Lasala , qui se mourait de frayeur , de la volonté du peuple , de la détermination du conseil de ville , et de l'ordre donné par celui-ci , que lui , colonel , se rendit sur-le-champ à l'hôtel de ville ; ce qu'il fit à l'instant même.

Aussitôt , le peuple , ayant à sa tête le drapeau national , se porta aux casernes , où se trouvait rangé en bataille le régiment de Burgos , ayant à sa tête le colonel Don Juan de Dios de Alguer , vers lequel Monge s'avança en lui demandant , au nom du peuple « de faire sortir le régiment avec la musique ; » à quoi le colonel ayant consenti de fort bonne grâce , le régiment sortit en témoignant la plus vive joie , et unissant ses transports à ceux du peuple.

Ce corps a des droits particuliers à la reconnaissance et aux éloges des amis de la patrie ; par le dévouement qu'il témoigna à la cause constitutionnelle , dans cette journée et dans celle qui l'avait précédée.

L'enseigne de vaisseau D. Joachim Lal-

lave, qui, malgré l'extrême délicatesse de sa complexion, venait de rendre, dans cette nouvelle circonstance et au péril de sa vie, les plus importants services à la liberté, reçut du peuple les témoignages les plus sincères d'intérêt et de reconnaissance ; et, chose merveilleuse, cet officier qui, long-temps poursuivi par suite de l'affaire de Porlier, et enfermé à l'hôpital, avait été abandonné par les médecins, et dont naguère la santé ne laissait plus d'espoir, se trouva rétabli tout à coup par une sorte de prodige, recouvrant ainsi, à la fois, la liberté et la santé, qu'il avait perdues toutes deux pour la patrie.

La Junte, ayant été établie par le concours de la puissance civile et militaire, on conduisit les troupes devant l'hôtel de ville, pour faire reconnaître, par elles, cette nouvelle autorité, et faire prêter en même temps à celle-ci le serment de fidélité à la Constitution. Tout le temps que dura cette imposante cérémonie, les batteries de la place, des arsenaux et des châteaux, ne cessèrent de saluer par des salves. La Constitution fut ensuite publiée et affichée dans toute la ville, et une illumination générale termina la journée.

La Junte dépêcha à la Junte supérieure de



la province le capitaine du régiment de Burgos, D. Pedro Hidalgo, également connu par sa vaillance et l'énergie de son caractère; cet officier partit immédiatement dans la chaloupe du capitaine général.

Le jour suivant, l'on organisa et l'on arma la milice nationale. L'après-midi, toutes les autorités, tous les chefs, les corporations et les communautés de la place, prêtèrent serment à la Constitution, et des actions de grâce furent rendues au Tout-Puissant, dont la main était si visiblement empreinte dans la résurrection de l'Espagne. Le digne capitaine général du département de la marine, Don Francisco Melgaredo, ne se montra pas seulement empressé à jurer fidélité à l'acte constitutionnel, mais il prescrivit encore à tous les employés sous ses ordres de remplir, à l'instant, ce devoir, et de reconnaître, dans les circonstances actuelles, la Junte de la Corogne comme l'unique autorité légitime.

Le capitaine Hidalgo arriva à la Corogne le 25 février, entre dix et onze heures de soir, apportant la nouvelle de tout ce qui venait de se passer au Ferrol: cette nouvelle fut reçue avec une joie d'autant plus vive, par les habitans de la Corogne, qu'ils considéraient avec raison

la révolution du Ferrol comme une importante victoire remportée sur le despotisme, et une garantie nouvelle pour eux-mêmes. Aussi le détail de ces événemens fut-il à l'heure même publié dans toute la ville, à la lueur des flambeaux et au son des instrumens. Aussitôt que toute la ville en eut été informée, toutes les maisons furent illuminées spontanément, et les citoyens se félicitèrent réciproquement, comme si quelque chose d'heureux fût personnellement arrivé à chacun d'eux. La Junte suprême de la Corogne, reconnaissant aussi que les événemens du Ferrol devaient influencer puissamment sur l'esprit des troupes, fit partir, sans perdre un instant, un courrier, avec des dépêches adressées au commandant Acebedo, sorti de la ville le matin même, à la tête d'une colonne, pour se rendre à Santiago. Comme D. Joachim Blanco Maldonado, gouverneur du Ferrol, s'opposait opiniâtrement à ce que la Constitution y fût promulguée, la Junte suprême avait décidé que ce gouverneur serait provisoirement remplacé dans ses fonctions, par le colonel d'ingénieurs, San-Agustin Marqueli, lequel partit le jour suivant, également chargé des ordres de la Junte suprême pour le conseil de ville et la Junte provisoire du Ferrol.

Si l'empressement avec lequel les habitans

du Ferrol concoururent au rétablissement du régime Constitutionnel contribua puissamment à affermir la révolution qui s'opérait en Espagne, il est juste d'avouer que les habitans de la ville de Vigo, par une conduite pleine d'énergie et de patriotisme, ne contribuèrent pas moins au succès de cette révolution, en faisant prononcer les troupes qui formaient sa garnison, en faveur de la cause de la liberté.

Aussitôt que le maréchal de camp Don José Ymas, commandant général de la province de Tuy, avait été informé des événemens de l'île de Léon, il avait pris les mesures qu'il avait jugées les plus convenables pour s'assurer de l'obéissance et de la tranquillité des villes et villages sous son commandement, et particulièrement de celles de Vigo. Dans cette vue, il avait fait conduire quelques pièces d'artillerie et quelques obusiers au château de San-Sébastien, point qu'il regardait comme très-important, pour contenir la population de la ville. En ce moment, était arrivé, à Vigo, le major de la compagnie de grenadiers de Santiago, D. Manuel Llorente, qui était convenu avec le lieutenant colonel du deuxième bataillon de Castille, D. Ramon Noboa, d'instruire exactement ce dernier de tout ce qui se passerait à la Corogue, et de lui transmettre ses lettres par

l'intermédiaire de D. Juan Fontenla, chirurgien de la compagnie de grenadiers.

A l'instant où ce même Llorente eut avis, à Santiago, de ce qui s'était passé, le 21 février, à la Corogne, il s'empessa d'envoyer à Vigo D. Diego Perez Acosta, lequel arriva dans cette ville le 23 au matin. Il instruisit Noboa des événemens de la Corogne, et celui-ci s'enferma toute l'après-midi avec les officiers dans lesquels il avait le plus de confiance, afin de concerter les moyens de frapper le coup projeté, à l'instant où neuf heures du soir sonneraient. En effet, à l'heure indiquée chacun se trouvait à son poste; et Noboa, accompagné de douze officiers, se rendit à la maison du commandant général, où, une heure après, toutes les autorités étaient déjà mises en arrestation, sans qu'il eût seulement été nécessaire de tirer l'épée. Lorsqu'on eut pris quelques mesures de précaution et de sûreté, et laissé quelques officiers en sentinelle, les autres se rendirent dans leurs quartiers, pour informer les sergens, caporaux et soldats de ce qui venait de se passer, et les disposer à soutenir ce qui avait été fait; parmi ces derniers, tous n'avaient pas une égale énergie, mais leurs braves officiers parvinrent à dissiper les inquiétudes et les craintes des plus timides, et couronnèrent ainsi leur entreprise, par le succès le plus brillant.

Le capitaine Noboa, unanimement appelé, par les officiers, au commandement du bataillon, et désirant employer, sans retard, les forces dont il pouvait disposer à quelque objet utile aux intérêts présents, qui se compliquaient de plus en plus, envoya quarante hommes, commandés par un officier, à la ville de Cangas, pour aider aux opérations que devait diriger le chirurgien Fontenla. Le capitaine D. Bernardo Echanuce fut chargé, en même temps, d'aller s'emparer du trésor de Tuy, ce qui réussit parfaitement; et le sous-lieutenant D. Romualdo Aguado eut ordre de se rendre dans le village de Redondela, dans le but de faire connaître, sur tous les points, le mouvement opéré à la Corogne et au Ferrol. Les autres officiers firent des patrouilles pendant toute la nuit, accompagnés de plusieurs habitans; une de ces patrouilles intercepta une dépêche du comte de San-Roman, par laquelle ce général ministériel prescrivait de mettre les milices sous les armes, et de prendre les mesures de prévoyance et de vigueur les plus énergiques, afin de contenir ceux qu'il lui plaisait d'appeler des factieux.

Le lendemain, le commandant Noboa décida que le conseil de ville cesserait immédiatement ses fonctions, et serait remplacé par celui de 1814. Il fit ensuite passer des ordres à tous les

détachemens qui parcouraient les campagnes pour y maintenir l'ordre, afin que ceux-ci se réunissent aussitôt à Vigo, ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Instruit que, d'après les ordres de San-Roman, les milices de Tuy et de Pontevedra devaient se rassembler, il envoya le capitaine D. Roque-Haguire dans cette dernière ville, avec le dessein de prévenir cette réunion : d'ouvrir une communication avec la Corogne, et de proclamer la Constitution, à Pontevedra. Cet officier, qui n'avait avec lui que cinquante hommes, arriva à Pontevedra le 26, au point du jour ; mais la ville s'était prononcée contre la tyrannie, dès la veille dans l'après-midi, et les troupes qui s'y rendaient pour presser cet heureux événement, servirent seulement à achever de décider ceux dont les résolutions étaient encore incertaines.

Le colonel des milices de Tuy, D. Pedro Angel Marco-del-Pont, qui avait été nommé commandant général et intendant de la province de Tuy, par une Junte formée dans le palais épiscopal de cette ville, demanda, le 26, sept cents rations de pain aux villages des alentours. Noboa, qui en fut instruit, se mit en marche dans la même nuit, avec tout ce qu'il put réunir de forces, pour s'opposer aux projets de

D. Pedro. Il surprit ses postes avancés, entra dans la ville, et y vit le colonel à la tête de cent miliciens armés, tous formés en bataille, mais n'ayant pas un seul officier dans leurs rangs. Il entra aussitôt en pourparler avec lui, et, après une longue conférence, tous deux convinrent que le colonel renverrait les miliciens chez eux, et que l'ordre en serait donné immédiatement et à l'endroit même où ils se trouvaient alors; qu'il ne serait laissé à Tuy que les compagnies de grenadiers et de chasseurs nécessaires au maintien de l'ordre public; et que, dans cette situation respective, on attendrait les ordres de la Junte suprême.

Le colonel D. Pedro accompagna ensuite Noboa au conseil de ville, et contribua beaucoup à vaincre la répugnance qu'éprouvaient le président et les autres membres de ce conseil, qui se refusaient absolument à proclamer la Constitution. Toutefois, ayant obtenu que cette proclamation serait faite, Noboa retourna le même jour à Vigo, avec sa troupe, laissant le commandement de Tuy au colonel; mais dès le lendemain matin, celui-ci, manquant à sa parole d'honneur et trahissant des engagements sacrés pour tous les hommes, mais qui doivent l'être plus particulièrement encore pour des mili-

taires, se mit en marche avec son régiment pour aller joindre le comte de San-Roman. On a généralement attribué au clergé (et cette opinion est la nôtre) le changement aussi subit qu'inattendu qui s'opéra alors dans les résolutions du colonel D. Pedro, et qui ne put être expliqué autrement que comme le résultat d'une de ces transactions de conscience dont les hypocrites savent, au nom du ciel, tirer un parti si favorable à leurs intérêts. En effet, personne n'ignore, et trop d'exemples prouvent que ce corps, surtout dans ce qu'on appelle le haut clergé, a sacrifié constamment, et souvent sous les prétextes les plus frivoles, les intérêts de la société à ceux de son ambition, de son avarice, et de son agrandissement personnel.

Cependant diverses sorties avaient lieu en même temps et sur différens points. Le bataillon de Castille, divisant ses forces selon que la nécessité l'exigeait, se porta successivement à Bayona, à Puente Aréas, et particulièrement à l'île Aroza, où il apprit que l'archevêque de Santiago faisait embarquer des sommes considérables pour le Portugal. A Vigo, les habitans se montraient de plus en plus dévoués au système constitutionnel, et plus reconnaissans en-

vers les troupes, dont le dévouement prenait tous les jours une nouvelle énergie. Une souscription pour les vêtir fut ouverte par le conseil de ville, et un grand nombre d'excellens citoyens, parmi lesquels on remarqua le nom de José Mathos, Portugais de naissance, s'empressèrent de contribuer pour des sommes considérables.

La ville de Pontevedra, par son patriotisme et son attachement aux principes constitutionnels, n'a pas moins de droits à la reconnaissance nationale, que celles de la Corogne, du Ferrol, et de Vigo. Un détachement, composé d'un sergent, d'un caporal, et de douze soldats du 2<sup>e</sup>. bataillon des Volontaires d'Aragon, sous les ordres du capitaine D. Juan Montanaro, et du lieutenant D. José Castan, se trouvait dans cette ville, à l'époque des événemens que nous venons de rapporter. Le sous-lieutenant de grenadiers D. Diego Perez Acosta, qui se rendait à Llégó où l'envoyait le major Llorente, alors à Santiago, les informa, vers le soir du 22, de tout ce qui était arrivé la veille, à la Corogne. Le commandant du détachement, Montanaro, qui désirait vivement seconder les projets de ses braves compagnons, mérita, dans cette circonstance, des éloges par-

ticuliers , pour la franchise avec laquelle il instruisit les soldats de tout ce qui se passait , sans leur laisser même ignorer les dispositions hostiles du comte de San-Roman , afin qu'ils ne se décidassent que d'après eux-mêmes , sur le parti qu'ils avaient à prendre ; et pour se mieux convaincre de leurs véritables sentimens , il exagéra les obstacles qu'ils avaient à vaincre , et les périls auxquels ils allaient s'exposer ; cette noble conduite fut récompensée par un plein succès ; un moment suffit pour décider ces braves , et leur digne chef partagea avec eux la gloire dont les couvrit la promptitude de leur détermination.

Dans la matinée du 25 , Montanaro apprit par D. Francisco Sequeiros , capitaine du Provincial (1) de Pontevedra , que la Constitution venait d'être promulguée à Vigo ; ce même officier l'informa , de la part du chirurgien D. Juan Fontenla , que celui - ci s'occupait à réunir plusieurs soldats et habitans de la Péninsule

---

(1) Ce nom est donné en Espagne aux régimens fournis par les provinces. Ces régimens , qui se composent d'agriculteurs , ne se rassemblent que sur une convocation spéciale ; hors ce cas , les soldats vaquent aux travaux de la campagne , comme s'ils n'étaient point enrégimentés.

del Morazzo, et que, s'il le jugeait convenable, il se rendrait, le lendemain, à Pontevedra, pour y réunir ses efforts aux siens, et proclamer la Constitution. Montanaro lui répondit par le même capitaine, « que ce secours lui était inutile; que la force de son détachement était suffisante, et que le soir même cette publication aurait lieu; que toutefois, s'il désirait venir, ce fût sans délai, et seulement avec ses soldats. » Dès trois heures après midi, Séqueiros était déjà de retour, conduisant un petit détachement du second bataillon de *Vitoria*; mais ayant considéré combien cette force serait faible, dans le cas où quelque opposition viendrait à se manifester, il avait amené à Montanaro un secours de deux cents habitans, choisis parmi les six cents que Fontenla avait à sa disposition, et dont la plupart avaient déjà fait la guerre (1).

Sur ces entrefaites, Montanaro fut invité à se rendre à l'hôtel de ville, où se trouvaient

---

(1) Il est à propos d'informer que Fontenla n'a jamais eu de rapports qu'avec *les habitans*, et que c'est seulement *parmi ceux-ci* qu'il a trouvé tous les élémens nécessaires pour organiser ses plans. Cette remarque nous paraît d'autant plus indispensable, qu'elle prouverait

réunis , avec le conseil , les autres autorités de la place , le commandant d'armes , et plusieurs habitans notables. On lui demanda quelle était la force de son détachement , qu'il porta à cinquante hommes , ( quoiqu'elle ne fût en effet que de douze , ) dans le dessein d'inspirer aux habitans plus de sécurité , et d'audace contre leurs oppresseurs. Il apprit que le Colonel du Provincial, qui était aussi commandant d'armes, avait reçu du comte de San-Roman l'ordre de faire marcher sur Orenze , où ce général se dirigeait lui-même , la force qui était à sa disposition , ainsi que d'y faire transporter les armes et les uniformes du régiment de milices , et de donner les instructions nécessaires pour que les soldats de ce corps se rassemblent dans cette ville. Montanaro s'opposa vivement à ces mesures , sous le prétexte que la force armée était nécessaire pour maintenir la tranquillité à Pontevedra , ajoutant « que les autorités devaient rester réunies , afin de prendre au besoin , et

---

évidemment si , d'après ce qu'on a déjà vu et ce qui va suivre , cette preuve avait encore besoin d'être faite , que les citoyens n'ont pas été plus étrangers que l'armée au grand mouvement national qui a rendu à l'Espagne sa liberté.

avec plus de célérité, toutes les mesures de prudence qui paraîtraient convenables. » Après quelques débats, ces propositions furent adoptées, et l'on sortit ensuite pour chercher le lieutenant Castan, alors occupé à décider les habitans à seconder les projets des amis de la patrie. Ces deux officiers instruisirent de leur projet tous ceux du régiment provincial de Pontevedra, afin qu'ils missent la troupe sous les armes, prêtassent main forte aux dispositions qu'on allait prendre, ou enfin, qu'à tout événement, ils l'empêchassent de sortir et de servir les vues secrètes du comte de San-Roman. Toutes ces choses arrêtées, Montanaro, qui venait d'être prévenu que Fontenla se trouvait déjà dans les environs, sortit pour conférer avec lui. En ce moment, l'officier du régiment de Vitoria, D. Pedro Zubieta, avec la petite force qu'il commandait, vint trouver le détachement d'Aragon, et tous ensemble, réunis avec Fontenla, moins 200 habitans qui étaient restés dans le camp de San-José, entourèrent l'hôtel de ville de Pontevedra, pour préparer le mouvement qui allait se déclarer. Montanaro et Fontenla montèrent alors dans la salle où les autorités étaient rassemblées; et le premier prenant la parole, leur représenta « l'état

déplorable où se trouvait la nation ; ses droits méconnus et violés ; les désastres qu'elle avait éprouvés pendant les six dernières années ; les avantages du gouvernement constitutionnel ; la promesse du roi de convoquer les Cortès , restée sans exécution ; enfin , la nécessité d'apporter un remède prompt et efficace à d'aussi grands maux. » Après avoir retracé ce tableau avec cette éloquence du cœur que l'amour de la patrie peut seul inspirer, il invita tous ceux qui l'écoutaient à suivre l'exemple de leurs généreux concitoyens de l'île de Léon, de la Corogne et de Vigo, en prêtant, à l'instant même, le serment solennel de maintenir et de défendre la Constitution de la monarchie espagnole, décrétée par les Cortès à Cadix, en 1812. » Fontenla s'efforça d'ajouter de nouvelles forces à ce discours, en déclarant « qu'il était chargé par la Junte suprême de propager dans toute la province les principes de liberté embrassés avec enthousiasme à la Corogne, à Vigo, et dans tout le reste de la province. » Toutefois, un silence profond étant la seule réponse qu'eussent encore obtenue ces généreux citoyens, Montanaro ajouta : « que le peuple désirait, qu'il voulait la Constitution ; et que la preuve de ce désir était dans la démarche de